

lique : les enseignements de la religion n'ont nullement la prétention de supprimer la nature ; le sens de cette formule : "Aimer son prochain comme soi-même," est exactement celui-ci : Aimer son prochain *du même genre d'amour et non pas au même degré que l'on s'aime soi-même* ; d'un amour volontaire et non sentimental ; lui vouloir, et si l'occasion s'en présente, lui procurer, les biens que nous serions désireux d'obtenir pour nous-mêmes.

Pour bien comprendre cette proposition, il faut donc la mettre en regard de cette autre formule, non moins certaine que la précédente : "Charité bien ordonnée commence par soi-même."

Nous comprendrons alors aisément que l'amour que Dieu nous demande pour notre prochain, est une affection *de même nature* que celle que nous avons pour nous-mêmes, qu'il n'est nullement question de nous imposer *une intensité* d'affection égale à celle que nous éprouvons naturellement pour notre humble Moi et que, dans la pratique, *toutes choses étant égales*, c'est nous-mêmes que l'ordre de la charité nous prescrit de préférer.

Nous avons été chargés par Dieu de soigner pour nous d'abord et pour notre prochain ensuite. Le sens exact du précepte évangélique est donc que notre amour du prochain doit être éminemment *généreux et désintéressé* : l'aimer non parcequ'il nous est utile ou agréable, mais parceque ayant la même nature il a les mêmes droits que nous.

fr. V. BECELAERE.

LE ROSIER DE SŒUR PAULE DE LA CONCEPTION.

C'était en 1603, au royaume de Portugal, dans un monastère de religieuses Dominicaines. La Sœur Paule de la Conception cultivait des fleurs sur la fenêtre de sa cellule, pour en orner l'autel de Notre-Dame du Rosaire. Elle donnait surtout des soins à un petit rosier dont voici l'histoire. La première année de sa plantation, il ne produisit que trois roses ; mais elles étaient d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires. La première s'épanouit le jour de l'Ascension ; la seconde, à la fête de la Pentecôte ; et la troisième, le dimanche de la Trinité. Chose merveilleuse ! chacune de ces roses était munie de quinze feuilles fort larges et en forme de croix. Les ayant cueillies, la pieuse sœur les plaça sur l'autel de la Sainte Vierge. Mais qu'arriva-t-il ? Lorsqu'elle les reprit et commença à les effeuiller, elle trouva sur les quinze feuilles de chaque rose, les quinze mystères du Rosaire admirablement représentés, comme si un habile artiste en eût tracé l'image.